

Souvenir de Paris.

Par une belle après-midi de septembre nous prenions à la gare St-Lazare le chemin de fer de ceinture pour St-Denis, où nous allions visiter la sépulture des rois.

Je dois ajouter, entre parenthèse, que ce fut une erreur. Quand quelque Canadien de passage à Paris voudra faire ce pèlerinage je lui conseille de prendre le train à la gare du Nord qui mène à destination en dix ou quinze minutes. La route que nous prîmes par erreur nous promena à travers la banlieu pendant au-delà d'une heure.

Nous n'eûmes cependant pas lieu de regretter le circuit supplémentaire auquel nous condamnâmes notre inexpérience ; notre curiosité, toujours à l'affût, de touristes professionnels, y trouva une aubaine.

Nous étions installées dans notre compartiment, regardant par la portière, en attendant le départ, la foule des voyageurs affairés et pressés, quand ma compagne attira mon attention sur un certain personnage. C'était un vieux monsieur qui passait et repassait sans cesse sur le quai de la gare, et faisait mine parfois de s'arrêter devant nous.

Sitôt que nos regards rencontrèrent les siens il s'approcha en se découvrant.

Ce vieillard assez vigoureux encore et très convenablement mis avait la figure noble et des yeux pleins de bonté qui inspiraient la confiance.

— Pardon mesdames, dit-il avec politesse. Si vous me le permettez, je vous ferai observer qu'il est très imprudent de vous placer dans l'avant-dernière voiture. Vienne un *coup de tampon*, vous n'échapperez pas à l'accident.

Comme nous hésitions un peu à répondre à cette ouverture, il ajouta.

— Mon expérience — et j'ai beaucoup voyagé — m'a prouvé que l'on est toujours sauf dans la septième.

Gagnées par l'air bienveillant du vénérable monsieur et poussées aussi par le souvenir de la catastrophe toute récente de St-Mandé où, sur ce même chemin de ceinture, un train bondé de voyageurs avait été mis en miettes, nous prîmes le parti de remercier notre interlocuteur, et de déférer à son précieux avis.

Notre sauveur monta derrière nous, dans un compartiment de la voiture qu'il nous signalait comme privilégiée et dans laquelle prit place également, un jeune officier.

La reconnaissance qui nous liait désormais à notre compagnon, nous força au début du voyage, à répondre de temps à autre par un moi osyllabe à ses frais de conversation.

Il arriva un moment où nous dûmes l'écouter avec un réel intérêt.

Le général Boulanger avait quelques jours auparavant accompli "sa dernière et suprême folie" selon l'expression du militaire devenu à son tour très attentif.

— Vous avez remarqué, disait le vieux monsieur, ces mots contenus dans son testament ? "*Je retourne au néant*". C'est impie et c'est absurde. Quel est l'homme censé et instruit qui ira croire que c'en est fait de nous après la mort ? Rien de ce qui a été, rien de ce qui a existé ne peut retourner à *Rien*. Les plus grands savants sont incapables de réduire à néant un infime atôme. Aucune créature n'y parviendra jamais. Et de fait l'homme semble avoir plutôt le pouvoir de créer que celui d'annihiler. Ainsi, avec les éléments décomposés de certains produits de la nature ne nous est-il pas donné de reconstituer intégrale ment la matière primitive. J'ai fait cela moi, ajouta-t-il simplement. C'est grâce à moi si cette locomotive qui nous traîne marche en ce moment. Il en est de même pour les chemins de fer du monde entier.

Les puissantes compagnies de transport qui, en Amérique, réalisent des millions, me doivent cela, puisque c'est moi qui ai découvert le procédé par lequel on reconstitue la houille avec les débris et les parcelles du charbon.

A ce moment nous regardons notre compagnon avec une légère inquiétude et le jeune officier à la moustache insolente articule un : "Vraiment !" qui n'a rien de convaincu.

Mais le bon vieillard sans rien remarquer tire un papier de sa poche.

— J'ai fait, dit-il, une pièce de vers pour répondre à cette parole du général Boulanger...

— Lisez-nous ça ! fit le sceptique soldat en se rapprochant.

Le bonhomme qui ne demandait pas mieux déplia une longue feuille et commença la lecture d'une ébauche très médiocre qui ne valait pas la harangue éloquente que je viens de résumer, et dont elle reprenait en un style contraint les arguments.